

AUX ENFANTS SANS PAROLES

Bab

raconter la vie

Une éducatrice spécialisée travaille auprès d'enfants porteurs de handicaps.
Quand les procédures étouffent l'humain.

À la fin de la classe de 3e, je savais que je travaillerai dans le champ du social. Assistante sociale peut-être... Mais la représentation que j'avais de certaines tâches trop administratives à mon goût m'a conduit à emprunter le chemin menant à l'éducation spécialisée – ce que je suis devenue. Je travaille auprès d'enfants porteurs de handicaps. Après l'obtention de mon diplôme d'état, j'ai intégré le « Centre ». C'était un choix par défaut, j'aurais préféré travailler auprès de jeunes en difficultés sociales. C'était certain, je ne resterais pas longtemps là. 20 ans après j'y suis toujours !

J'aime le travail au quotidien avec les enfants, les voir « faire » ou ne pas « faire », interagir dans le groupe, les encourager dans leurs « démarrages » à communiquer par la parole, par les gestes dans leurs premiers déplacements plus autonomes, avec ou sans appareillages, dans leur affirmation de soi. Tout est support, tout est médiation, les temps de vie quotidienne, les activités que nous « bricolons » pour eux et avec eux pour qu'ils s'épanouissent malgré les diminutions physiques et intellectuelles.

J'aime le travail avec les familles, la rencontre, les échanges.

J'aime le travail d'équipe qui permet de croiser les regards, d'apprendre de la formation et de la culture de l'autre, de lier les pratiques. Avec l'expérience, j'accepte de ne pas savoir où je vais, j'attrape ce qui vient, je tire le fil et je tricote. Notre pratique s'ancre dans ce que Joseph Rouzel nomme « les petits riens du quotidien », parfois routiniers, souvent imprévisibles, toujours renouvelés surtout auprès d'enfants jeunes. C'est ce que je défends face à l'invasion des procédures et des protocoles censés mettre nos pratiques en forme et nous rendre la vie plus belle.

Il y a aussi ces moments de fatigue, de découragement parfois, l'incapacité à faire face, toujours, tout le temps, à être « contenant », à répéter sans se lasser. Parfois, on se sent plus perméable, plus vite « touché », excédé, moins réceptif. C'est une vie de collectivité, il y a le bruit, tout le temps, les cris et petits bruits divers des enfants sans paroles ; il y a notre voix quasiment ininterrompue, il faut répéter, commenter, répondre, interpréter,

interdire, prévenir, discuter, argumenter. Il y a l'extrême vigilance à laquelle je suis assujettie en permanence, attentive tout le temps à ce qui se passe dans le groupe, yeux et oreilles en éveil, toujours prête à intervenir. Heureusement, lorsque l'équipe ne fonctionne pas trop mal, la parole circule, on prend des relais ; l'indispensable analyse des pratiques permet une respiration en nous faisant travailler ce qui nous traverse et nous met à mal au quotidien. Le cœur du travail est là...

Erwan

Erwan, 7 ans, se met debout, prenant appui sur la baie vitrée. Il regarde dehors.

« Eu ka », (le car), dit-il en observant le minibus stationné dans la cour. Assise à l'autre bout de la pièce je réponds : « Ah oui Erwan tu vois le car. C'est le car des grands, ils partent se promener. Peut-être qu'ils vont faire des courses. »

Erwan poursuit son observation attentive et je sais qu'elle durera tant que le véhicule sera là. Le car démarre soudain et quitte la cour. « Ka gan pati », dit Erwan (le car des grands est parti). « Avoi ka gan », (au revoir le car des grands) conclut-il en se remettant à terre pour reprendre son activité. Émerveillement : il vient de construire des mots-phrases. Je m'empresse de le raconter à mes collègues.

Erwan est « diagnostiqué » autiste. À son arrivée, il ne marchait pas de manière autonome. Où que vous le posiez, il restait. Lorsqu'on venait le chercher, il ne manifestait pas d'opposition, pas de plaisir ni déplaisir. Quelques gestes stéréotypés, quelques sons et le regard ailleurs fuyant le vôtre. Parfois, il se mettait à crier et pleurer sans que personne ne puisse deviner le motif de sa contrariété. Pendant le repas, si on tentait de le faire manger avec une cuillère plutôt qu'avec les doigts ou si on l'empêchait d'engloutir le contenu de son assiette en quelques bouchées, il se mettait en colère et disparaissait sous la table ! D'autres fois il restait « collé » à l'adulte.

Nous avons mis des mots sur ses comportements, nous avons cherché son regard, nous avons essayé de lui donner des repères, gestes, photos, pictogrammes, nous avons appris à lui parler de manière simple, avec un ton et une expression du visage en adéquation avec notre discours. Bref nous

l'avons « apprivoisé ».

Erwan a gagné en autonomie, il se déplace seul avec un déambulateur et maintenant se risque à traverser les pièces sans aucune aide. Il nous regarde droit dans les yeux, fait des bêtises, « é bétise », qui nous exaspèrent et le rendent hilare. Il fait des choix simples et s'oppose : « Non veux pas ! »

Erwan et Eloïse

Eloïse a 7 ans. Elle aussi est arrivée avec un diagnostic TED : trouble envahissant du développement. Eloïse venait d'acquérir la marche, courrait partout avec un équilibre encore précaire. Comme Erwan, elle semblait être sur sa planète ! Elle avait toujours en main un objet qu'elle semblait inspecter avec beaucoup d'attention et hurlait si on tentait de lui enlever. Elle pleurait beaucoup et seules les comptines chantées pouvaient la calmer. Son intérêt pour l'effervescence autour d'elle était restreint et au pire l'inquiétait. Comme Erwan, Eloïse s'est « ouverte » aux autres, nous regarde, teste nos réactions et depuis peu sollicite les autres enfants à sa manière pour jouer.

Erwan la regarde et se met à crier. Elle cache son visage derrière son bras replié en signe d'inquiétude, Erwan rigole : « Peu oïse », (pleure Eloïse) et Eloïse effectivement se met à pleurer. Je réprimande Erwan, je me mets à sa hauteur, soutiens son regard, prends une expression excessivement fâchée et dit d'un ton ferme en secouant mon index devant son nez : « Non Erwan ! tu ne fais pas pleurer Eloïse ! Tu lui fais peur ! » Et soudain Eloïse baisse le bras, regarde Erwan droit dans les yeux, fait deux pas très affirmés dans sa direction et recommence à pleurer mais un ton au-dessus ! Je commente : « Ah ! Tu vois Erwan, elle n'est pas contente Eloïse ! Fais attention, elle va se fâcher. Tu as bien raison Eloïse : gronde-le et ne te laisse pas faire. » Quel échange ! Jubilation (intérieure car je ne dois pas sourire pour ne pas brouiller les « codes » de la communication !)

Arthur

Je commence mon service à midi. Comme je pose mes affaires dans le bureau, mon collègue passe la porte : « On a une mauvaise nouvelle, Arthur est décédé ce matin. » Je m'affale sur la chaise. Merde ! « Il était où ? A l'hosto ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ? » « Je n'en sais pas plus... on aura

certainement des précisions dans la journée. » « Il a quitté l'établissement l'an passé, c'est ça ? Il était où déjà ? » « Aux Coquelicots. »

Arthur avait 18 ans. Atteint d'une maladie évolutive, il venait d'intégrer une structure pour adultes. Comme beaucoup des jeunes du Centre, je l'avais eu dans le groupe des petits. Je fais un rapide calcul : Tom, Lydie, Arthur... 3 jeunes de la même « génération » partis en l'espace d'un an et demi. Abattement ! Mais la nouvelle génération est déjà installée à table ! On souffle un bon coup, on se remet debout et on enchaîne. Plus tard, je croise les grands, les yeux rougis, les mines ravagées. Regards. Silence. Ma collègue me dit : « C'est dur. Surtout pour Lamia : Lydie, l'été dernier, maintenant Arthur... Là, elle ramasse. » Lamia souffre elle aussi d'une maladie évolutive. Oh là ! Ça va déborder... Je m'accorde 5 minutes, mais la jeune génération est déjà dans la cour, piaffant devant les vélos et les ballons... Allez, on joue.

Rodrigue

Sur l'invitation, il est écrit : « Rodrigue et sa famille vous invitent à son pot de départ, rendez-vous à 11h dans le grand Hall. » Voilà, Rodrigue s'en va. À plus de 20 ans, il en avait 5 à son arrivée, faites le compte ! Que de monde dans le grand hall ! Un joli buffet préparé et dressé avec beaucoup de soin, de grands seaux remplis de bouquets de fleurs offerts aux professionnels, une chanson composée et chantée pour l'occasion, un petit cadeau pour ceux qui l'ont accompagné au plus près pendant toutes ces années, éducateurs et rééducateurs référents, sur lequel il est inscrit : « J'ai été heureux avec vous. » Merci ! Bonne route vers d'autres horizons et donne de tes nouvelles de temps en temps.

Voilà un échantillon de mon quotidien. Alors comment voulez-vous que j'accepte que ma réalité professionnelle soit mise en grilles, décortiquée en procédures et protocoles, réduite en items, voire traduite en chiffres pourquoi pas... On ne reculera devant rien pour démontrer l'efficacité, que dis-je, l'efficience, la performance des services : « L'amélioration constante de la qualité » au nom de la bienveillance ! Comment voulez-vous que je ne me révolte pas quand il s'agit de découper ma pratique en actes, en tâches, octroyés en raison de mon diplôme d'éducatrice spécialisée moi qui milite

pour l'accompagnement global des enfants, pour le lien et la continuité qui donne sens à la pratique.

*

Ici commence l'ère du grand management, avec ses outils de la performance, tous plus formatés les uns que les autres, ses logiciels et sa cohorte d'experts : « qualité », « RH », « hygiène », etc.

Le temps de l'évaluation a sonné, la vraie, la seule et l'unique, celle qui mettra en chiffres nos pratiques, qui sera capable de les quantifier, de les rendre visibles, lisibles, traçables. Pas nos petites évaluations au quotidien sur le bien-fondé d'une activité, sur nos façons de faire, nos questionnements, nos analyses, nos élaborations, sur nos tentatives, sur ce qui va se mettre en scène dans la rencontre, sur nos improvisations... Ce n'est pas le sujet, ce n'est PLUS le sujet.

L'essentiel réside dans la bonne procédure ! Celle qui mettra à notre disposition un mode d'emploi que nous n'aurons plus qu'à appliquer scrupuleusement, (que nous aurons intérêt à appliquer scrupuleusement !) Et puis il va falloir formaliser ce travail car on ne s'y retrouve pas : chez les « grands » on fait comme ceci, chez les « petits » on fait comme cela... Ben oui, mais en même temps les petits, ils sont petits et les grands, ils sont grands, non ?

Cette nouvelle façon d'envisager notre travail a fait son entrée insidieusement.

Un jour, la première grille d'évaluation nous a été proposée, une grille d'évaluation des besoins des jeunes, qui nous découpe bien consciencieusement l'accompagnement en rubriques : vie quotidienne, vie sociale, activités cognitives etc., elles-mêmes sous-divisées : lever, coucher, nuit, repérage dans le temps, dans l'espace, etc. Pire encore, sans que cela n'ait semblé le moins du monde affecter la personne qui nous présentait cet « outil », la grille s'ouvrait sur un inventaire des déficiences potentielles observées chez le jeune en 9 items : cognitives, troubles psychiques, auditives, du langage, viscérales, motrices, orthopédiques et pour finir « autres » (des fois qu'on en oublie...) Cette grille remplie par l'éducateur, signée de sa main serait présentée à la famille ! Belle entrée en matière ! Comme je l'ai entendu dire un jour d'un parent à propos d'un écrit

professionnel maladroit : « Ce n'est pas la peine de nous écrire noir sur blanc que notre enfant n'a pas les capacités de... On ne le sait que trop ! » Encore un pas en avant sur le chemin de la déshumanisation, la case suivante, je cite : « contrôle sphinctérien : vessie, intestin : oui / non, avec aide/sans aide » !

Cette proposition n'a pas fait long feu. Aucun éducateur n'accepte de remplir ce document et encore moins d'y apposer sa signature.

C'est à peu près à cette époque que je suis repartie en formation. Le thème de l'évaluation, de la standardisation des pratiques, de la prescription est devenu central, j'en ai fait mon thème de mémoire. J'ai remis le nez dans les bouquins, je me suis « cognée » au travail d'écriture. Mes efforts ont été récompensés.

J'orientai la conclusion ultime de ce travail sur l'écriture, sur l'importance de la trace écrite que nous laisserons, sur ce qu'elle permet de la représentation du réel. L'écriture pour témoigner de nos métiers, et donner à voir.

Cette conclusion a surpris mon directeur de mémoire, lui, s'attendait à une conclusion en forme de brûlot. L'écriture comme mise à distance m'avait apaisée peut-être...

Le pire était à venir. Depuis ces prémices, l'eau a coulé sous les ponts. Chaque semaine l'ordinateur nous « dégueule », les nouvelles procédures : « Veuillez trouver ci-joint la procédure n°... relative à... » Action/réaction, problème/solution, tout dans l'organisationnel, rien dans la clinique ! La plus extraordinaire des procédures concerne la conduite à tenir en cas de crise psychique chez un jeune. On donne le mode d'emploi ! Parce que jusqu'à présent quand un jeune « criait », je partais en courant ou je le laissais se défouler sur les copains histoire que ça le calme ?

Procédure qui, soit dit en passant, dans les différentes étapes qu'elle propose n'inclue pas la parole...

Début 2014, France Inter présente le site Internet du projet « Raconter la vie ». Je m'inscris, lis les récits, ose quelques commentaires et de petits échanges. Parallèlement, je commence un récit, le laisse tomber, le reprends...

Au travail, nous sommes dans l'œil du cyclone, je commence à prendre conscience du dérisoire de cette lutte de l'intérieur et en frontal contre le

mastodonte. Je m'épuise. La résistance est ailleurs. J'envoie un message à Rolland Gori qui me répond, m'encourageant dans mes petites résistances au quotidien faites d'évitements et de contournements. Je rejoins la communauté des conteurs de récits de vies ordinaires. Ils portent en eux la réalité sociale.

Alors, je termine mon récit, je suis fier d'être des vôtres.